

Des films

Nicolas Bauche
4 décembre 2005

Le temps qui reste (François Ozon)

Il y a probablement plus de géographie chez François Ozon qu'on ne peut le suspecter de prime abord. En revenant incessamment dans ses films, le front marin s'impose comme un lieu narratif privilégié, mêlant autant les premiers jeux de plage du réalisateur qu'une cinéphilie troublante enfin assumée. Car à la source de son cinéma, les séquences finales de *La mort à Venise* le disputent à l'érotisme balnéaire. Romain (Melvil Poupaud) meurt sur une plage, le regard encore embué de l'enfant qu'il était, comme Eischenbach bien avant lui face au Lido. Mais entre le désespoir contenu de Visconti et la quête de soi chez Ozon, il y a un monde que le cinéaste a su imposer en mode mineur, caché par le primesautier de ses débuts et la nudité masculine.

Le temps qui reste fait ressurgir sur la pellicule tout le funèbre d'un univers où la mort n'est jamais bien loin, presque familière. Condamné par le cancer, Romain se résout au trépas et domestique ses angoisses. La fin de vie libère ainsi sa parole dans des échanges troublants avec ses proches, des adieux à peine dissimulés. Pourtant, son décès à venir reste une affaire personnelle, tue à tous, ne serait-ce à une grand-mère (Jeanne Moreau) dont l'âge la condamne tout autant à s'éteindre.

Par pudeur, il évite l'inquiétude à ceux qui sont dans la force de l'âge et les prend un à un pour leur dire des mots d'amour : ceux d'un fils homo à son père (Daniel Duval), d'un frère à sa sœur (Louise-Anne Hippeau) et rompt avec Sacha (Christian Sengewald), son petit ami allemand, pour lui éviter de prendre trop tôt le chemin des funérailles.

En apprenant la gangrène qui le ronge, le personnage de Melvil Poupaud se retire déjà un peu du monde pour gagner une présence spectrale et devient bientôt le spectateur de sa propre mémoire. Photographe de profession, il fait de son métier une recherche intime, prenant les clichés d'un monde qu'il va quitter. Les résurgences de son enfance lui rendent la délicatesse d'une vie avec laquelle il communique enfin. Au cœur d'une église, il se revoit, alors enfant, à des jeux de potaches, le baiser de son petit complice signant les prémices troublantes de sa sexualité.

François Ozon signe une pavane endeuillée dont l'épure cinématographique et musicale ouvre sur une émotion rare. *Le temps qui reste* est peut-être le meilleur film du cinéaste, son plus autobiographique aussi. La vie d'Ozon et de ses interprètes se superpose au destin de Romain, fauché dans la fleur de l'âge. Sa mémoire vive le nourrit en profondeur, le metteur en scène allant jusqu'à utiliser des photos personnelles des acteurs.

De manière étrange, il a fallu à Ozon un long détour par les portraits féminins (*Sous le sable*, *8 Femmes*, *Swimming pool* entre autre) avant de revenir à ce qui constituait la trame de son cinéma : l'homosexualité. Dans une scène d'amour à trois, Romain se substitue à un mari stérile pour donner la vie. Le réalisateur se réconcilie ainsi avec la paternité tout en faisant se rejoindre les deux pans d'une carrière placée sous la tutelle de Fassbinder.

Critique : Nicolas Bauche

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net